

7 (15)  
CAPITAINE CORNET

DE L'INFANTERIE COLONIALE

---

# AU TCHAD

TROIS ANS

CHEZ LES SENOUSSISTES, LES OUADDAÏENS  
ET LES KIRDIS

---

*Avec 26 gravures hors texte*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

—  
1910

*Tous droits réservés*

## V

DANS LE BAHR-SARA. — LUTTE CONTRE LE BANG-DAÏ,  
CHEF DES SARAS

Le retour du capitaine Brunet allait me permettre de remplir la mission dont j'étais chargé dans la vallée du Bahr-Sara. Je me mis en route avec une petite escorte de tirailleurs sénégalais le 24 mars, pour Daï, chef-lieu de mon nouveau district.

Au départ de Fort-Archambault, le sentier, après avoir serpenté pendant trois kilomètres à travers des champs de mil, était coupé par le Bahr-Azreg, affluent du Chari. Il nous fallut le traverser à l'aide de deux mauvaises pirogues, passer les chevaux à la nage et perdre une heure à franchir cette rivière large de cinquante mètres à peine, mais dont la grande profondeur interdisait tout pont improvisé.

Après une chevauchée de cinq heures dans les plaines basses, herbeuses et vertes, où paissaient des hardes d'énormes antilopes, nous atteignîmes, vers midi, le village du chef Ngar-Bembé, vieillard vénéré de ses administrés, frère du chef des Saras, le Bang-Daï Modou, hostile à notre domination. Il lui avait, à plusieurs reprises, conseillé de se soumettre aux Français. Je parlai longuement à ce brave homme et lui demandai avec insistance d'essayer encore une fois d'user de son influence pour ramener son frère à de meilleurs sentiments. « Tu vas, lui dis-je, envoyer un courrier pour lui rapporter notre entretien. » Ngar-Bembé secoua tristement la tête, me remercia et déclara avec découragement : « J'ai tout tenté ; il n'y a plus rien à faire et Modou ne devra s'en prendre qu'à lui en cas de malheur. » Je me sentais tout peiné d'avoir,



pour mon début, à entrer en lutte contre le frère d'un noir si sympathique; mais il importait de faire respecter notre autorité.

Nous reprîmes donc notre marche dans l'après-midi. Les porteurs de Ngar-Bembé nous conduisirent jusqu'au village de Guétolo où nous passâmes la nuit, campés sous un énorme figuier dont le feuillage abritait des ramiers attirés par les baies savoureuses. Le chef me fit promettre de demeurer à ma prochaine visite une journée entière chez lui pour chasser les antilopes qui dévastaient ses récoltes; j'eus en effet l'occasion, quelques mois plus tard, d'abattre, à une demi-heure du village, une douzaine de ces magnifiques bêtes; j'en fis don aux habitants pour les indemniser des obligations que la situation de leur bourgade, sur la route d'étape, leur imposait.

Repartis dans la nuit, nous arrivâmes au petit jour devant le Bahr-Sara. La zone d'inondation constituait, aux basses eaux, un marais herbeux, desséché, au sol craquelé, sans un arbre, s'étendant sur près de quatre kilomètres de part et d'autre des rives. Mais à cette époque de l'année le fleuve n'avait guère plus de cinq cents mètres de largeur, c'est-à-dire deux fois celle du Chari à Fort-Archambault. Sur un banc de sable était établi un petit village de pêcheurs saras auxquels nous avions précédemment accordé l'aman dans le but d'assurer les communications entre les deux postes. Habiles passeurs, ils nous transportèrent rapidement sur l'autre rive, en territoire rebelle. Ces piroguiers étaient, en réalité, les meilleurs espions de Modou, qu'ils renseignaient sur tous les mouvements de nos troupes. Mais il importait, avant tout, de pouvoir franchir le fleuve et cette nécessité nous obligeait à fermer les yeux sur leur rôle un peu louche.

A la suite de l'action opérée quatre mois auparavant, au moment de la fondation du poste de Daï, les villages hostiles avaient été évacués. Nous en traversâmes



plusieurs; celui de Béko offrait la particularité de donner asile, au sommet des hauts arbres, à plusieurs familles de marabouts auxquels je me promis de venir emprunter quelques plumes dès que l'état politique du pays pourrait me permettre cette distraction. Mais les marabouts sont des oiseaux migrateurs et quand cette heureuse période arriva, ils avaient tous disparu.

A dix heures du matin, nous avons franchi les soixante-dix kilomètres qui séparent Daï du Chari et le poste apparaissait à nos yeux. Un quart d'heure après la colonne faisait son entrée dans ma nouvelle résidence. Le soleil était ardent et ce me fut une grande joie de constater que les habitations s'abritaient dans un îlot de verdure, constitué par quelques arbres de taille moyenne mais de feuillage épais et verdoyant.

Serrées sur un très petit espace, en raison des nécessités de la défense, les cases de chaume qui composaient les habitations de la garnison, les écuries, les magasins et greniers, étaient entourées d'une enceinte palissadée. Des poulets picoraient du grain, des cabris couraient entre les cases, les chevaux hennissaient, des meules de fourrage et de mil en épis se dressaient dans la cour et à l'extérieur. L'ensemble avait l'aspect reposant d'une ferme coquette. On n'eut guère dit un poste en pays ennemi.

Mais la réalité était moins séduisante! Lorsque je demandai de l'eau, le sergent sénégalais me déclara que le convoi n'était pas encore de retour. J'appris alors que le fleuve était à cinq kilomètres; une corvée journalière était faite à l'aide de tonnelets, peaux de boucs et autres récipients portés à dos d'âne ou de cheval. Enfin vers midi apparut le fameux convoi grossi d'un certain nombre de femmes qui étaient allées laver leur linge sous la protection de l'escorte. Pour cette raison la corvée, partie de bonne heure le matin, ne rentrait qu'au moment où le soleil passait au zénith.



Je me préparais à prendre avec délices un tub, quand mon habitation fut envahie par une nuée d'abeilles attirées par le précieux liquide. J'entrepris de lutter avec un chasse-mouche contre ces dangereux visiteurs ; le succès leur resta et je dus, de guerre lasse, supporter la présence inquiétante de ces bestioles qui se posaient partout pour étancher leur soif. Heureusement elles songeaient plutôt à boire qu'à nuire. Pendant le déjeuner ce fut une autre affaire ; à chaque instant les abeilles s'introduisaient dans les verres et on courait le risque grave d'en avaler une.

Aussi, bien que le poste eût été construit dans un but politique sur l'emplacement même de la case du Bang-Daï, je résolus de le transporter au bord du fleuve, autant pour éviter le voisinage des ruches, — troncs d'arbres évidés placés sur des branches — que pour remédier aux difficultés du ravitaillement en eau.

J'ai dit que celui-ci était assuré par des ânes et par des chevaux capturés au cours des escarmouches avec les rebelles. La perte de temps et la nécessité de dégarnir la garnison pour fournir une escorte étaient les gros inconvénients du système ; en outre les animaux se trouvaient blessés par les charges mal arrimées et je calculai qu'il serait beaucoup plus avantageux d'utiliser les chevaux pour ma cavalerie d'exploration. Le Bang-Daï et ses partisans, très bien montés, rendaient, en effet, par des déplacements constants, toute poursuite impossible à des fantassins.

Je fis seller un cheval et suivis le sentier conduisant au fleuve. Nous descendions insensiblement dans la vallée à travers les champs de mil du village de Daï, dont les nombreuses cases abandonnées et les greniers dénotaient l'importance ; chemin faisant je me promis de mener rapidement les opérations pour rendre ce pays à la vie.

Après la traversée des cultures nous entrâmes dans



la vallée du Babo, affluent du Bahr-Sara. Bordée de rives basses et herbeuses, l'eau noirâtre coulait lentement entre des bancs de vase, sur lesquels s'ébattaient par centaines, oies, canards, sarcelles, grues couronnées et aigrettes; d'énormes pélicans se laissaient glisser gravement au fil de l'eau; des poissons bondissaient, scintillaient un instant au soleil et retombaient en frappant fortement la surface. J'eus l'occasion plus tard de capturer nombre de ces poissons sauteurs, ils avaient l'apparence d'une carpe et offraient cette particularité de répandre une forte odeur de musc, provenant d'une poche placée dans les ouïes.

Je compris, à l'aspect de la vallée, que les Saras avaient construit leur village loin du fleuve pour éviter les crues de la saison des pluies, et désespérai de pouvoir jamais déplacer le poste. Pourtant, en continuant ma reconnaissance le long de la rive, je découvris, à quelques kilomètres en amont du point où nous étions arrivés, un emplacement convenable, ombragé par de beaux arbres. Le sous-bois indiquait que cette partie du pays n'était à aucune époque de l'année inondée; une route toujours praticable conduisait au village. Le fleuve était à moins de deux cents mètres, enfin il n'y avait pas ici de ruches et du haut de ce mamelon on jouissait d'une vue étendue sur la vallée.

Mon choix était fait. Je revins le lendemain matin de bonne heure avec tout un matériel de petits piquets et de cordes et je commençai immédiatement le tracé du nouveau poste, qu'un vieux sénégalais, Séka-Kanté, fut chargé de construire pendant mon absence, car je devais partir dès le jour suivant pour commencer la répression des rebelles.

Comme tous les noirs, dont l'armement est primitif, les Saras pratiquaient surtout dans leurs luttes intestines la guerre d'embuscade et de surprise, mais ne se



sentant pas de force à lutter contre nous, ils faisaient le vide devant nos colonnes qui trouvaient les villages évacués. Les armes de la tribu étaient constituées par des couteaux de jet, sorte de sabres recourbés à deux branches, sans poignée, et par des lances barbelées qui avaient une portée de près de quatre-vingts mètres. De larges sagaies pour la lutte corps à corps complétaient leur armement; en revanche on ne trouvait dans le pays ni flèches ni fusils. Dans ces conditions et sous la réserve de se bien garder pour éviter d'être entourée par des masses de guerriers, une colonne, même de faible effectif, n'avait pas grand'chose à craindre.

Des pêcheurs Tounias du Bahr-Sara étaient venus m'apprendre que le groupe de villages Dargoumou-Doddogo-Tassa abritait un grand nombre de rebelles réfugiés et contenait un dépôt de chevaux du Bang-Daï. Je résolus de surprendre ces villages par une marche de nuit.

La petite colonne, comprenant quinze tirailleurs sénégalais, quelques auxiliaires saras à cheval, transfuges à mines patibulaires, chassés de leur tribu, les guides, des porteurs de bagages et de vivres, quitta le poste à trois heures de l'après-midi, s'engageant à la file indienne dans le sentier qui conduisait au fleuve. Une heure plus tard nous traversions le Babo en utilisant un gué vaseux; sur la rive droite s'étendait une plaine dénudée, couvertes eulement d'une herbe courte et jaunie, terrain d'inondation au sol noirâtre, craquelé d'innombrables fissures dessinant une mosaïque qui rendait la marche très pénible, « terre cassée du commandant Lenfant ».

J'aperçus là mon premier rhinocéros. Courte sur jambes, deux lourdes cornes sur une tête épaisse où l'on distinguait à peine les yeux très petits, cette masse grise, informe, qui évoquait quelque chose d'antédiluvien, s'avavançait sur nous en trottinant. Au premier



CHASSE AU RHINOCÉROS.



PAGAYEURS AU REPOS.



coup de feu le monstre s'arrêta, souffla puissamment et fit mine de vouloir me charger. Deux autres coups de fusil mirent en fuite le hideux pachyderme, qui se dirigea d'un petit trot tranquille vers le taillis fermant la plaine au Sud.

La nuit était venue, une nuit noire et sans étoiles ; la colonne serpentait en silence dans la brousse suivant un sentier étroit à peine tracé. Souvent le pied heurtait des mottes de terre durcie ou entraît dans les crevasses du sol. Les guides s'arrêtèrent tout à coup : nous étions arrivés devant le Bahr-Sara. Au-dessus de la masse blanche des eaux nous distinguions, sur l'autre rive, les feux d'un petit campement de rebelles dont les chiens commencèrent à aboyer. Les pêcheurs Tounias qui nous servaient de guides nous firent passer le fleuve à gué et nous reprîmes notre marche silencieuse vers le Sud. La lune s'était enfin levée mais elle éclairait à peine ; la brousse restait mystérieuse, on y entendait des craquements, des bruits de bêtes qui galopaient, des glapissements d'animaux inconnus. Deux fois le désordre se mit dans la petite colonne, des rhinocéros furieux d'être dérangés faisaient entendre leur terrible souffle, d'autant plus impressionnant que l'obscurité était presque complète ; on les entendait charger et traverser le convoi ; des porteurs jetèrent leurs bagages à terre et grimpèrent dans les arbres.

A quatre heures du matin nous étions devant Dodogo. Comme dans tous les villages saras, les cases de paille étaient dispersées au milieu des champs de mil, ce qui rendait difficile la surprise. Nous avions trop peu de monde pour cerner le village ; les chiens aboyèrent, un coup de feu retentit ; on entendit battre le tam-tam et les habitants prirent la fuite après une courte résistance. Un des tirailleurs avait été grièvement blessé au bras d'un coup de couteau de jet. Les prisonniers ne voulurent donner aucun renseignement sur le



fameux Bang-Daï. Persuasion, menace, rien n'y fit.

Continuant notre route, nous enlevâmes le lendemain quelques autres villages, sans autres avantages que la capture de chèvres et de chevaux. Plus loin, une surprise nous attendait : un chef se porta à notre rencontre, nous fit cadeau d'un poulet blanc, symbole de paix, et déclara être de nos amis. Il nous conduisit à son village ; là, les guides l'accusèrent d'abriter des rebelles. Il nia, mais reconnut pourtant avoir en dépôt deux chevaux du Bang-Daï, se déclarant prêt à nous les remettre ; c'étaient deux bêtes choisies parmi les plus mauvaises du village, l'une était aveugle et d'une maigreur extraordinaire, l'autre vieille et boiteuse. Nous feignîmes de nous laisser convaincre pour obtenir des renseignements, mais ce fut sans résultat.

De plus, quand nous voulûmes reprendre notre route, nous fûmes arrêtés à une lieue de là devant une rivière peu large, mais profonde, par la disparition de la pirogue qui servait à la franchir ; la duplicité des habitants ne faisait aucun doute et je commençai à regretter ma mansuétude. Il nous fallut construire un radeau d'herbes sèches et perdre là plusieurs heures.

Nous campâmes à N'gakasabé, où les habitants nous accueillirent froidement mais sans hostilité ; ils consentirent à nous conduire le lendemain sur le Bahr-Sara à Kourbo, petit village de pêcheurs où nous pûmes nous emparer de pirogues que je fis diriger sur Daï ; elles devaient, par la suite, nous être fort utiles.

J'étais découragé devant cette passivité de gens évidemment hostiles, devant le mutisme des prisonniers ; je me rendais compte de l'inutilité de nos efforts contre une pareille force d'inertie. A notre approche, les Saras s'enfuyaient en faisant le vide pour rentrer dans leurs villages aussitôt après notre départ, selon une tactique qui leur réussissait depuis quatre ans.

Seuls les esclavagistes eussent pu avoir raison de ces tribus en traquant les habitants et les envoyant au



loin comme esclaves ; les autres, terrorisés, se seraient soumis. Mais les Saras savaient que nous ne gardions pas de prisonniers et nous craignaient peu. Je pensais qu'il n'était pas indispensable de dévaster le pays et que mieux valait s'en rapporter, pour la capture de Bang-Daï, à un hasard heureux. Je pris le parti de promettre une haute récompense à l'émissaire qui dévoilerait la retraite du chef rebelle. Donc, abandonnant pour l'instant toute idée de répression, je repassai le Bahr-Sara afin d'explorer les pays inconnus du Sud.

Notre marche se poursuivait, monotone, quand, au détour d'un étroit sentier qui courait dans la plaine couverte de boqueteaux, un petit village apparut dont les habitants se mirent aussitôt à sonner de la trompe et se réunirent menaçants, sagaies, couteaux et boucliers d'osier en main. Les femmes s'enfuirent en criant ; dans la brousse retentirent les appels de guerre et les sons aigus des sifflets en corne d'antilope.

J'avais arrêté ma troupe non loin des premières cases et faisais expliquer par l'interprète que nos intentions étaient toutes pacifiques. Devant nous, les noirs continuaient à brandir leurs armes ; après un quart d'heure de palabres, le chef consentit à venir me trouver, me remit deux poulets blancs et me serra la main. Sur ses conseils les guerriers replacèrent leurs armes dans les cases et firent même préparer la nourriture de la colonne.

J'exprimai mon intention de continuer vers le Sud le lendemain. Le chef me promit de me conduire au prochain village sans vouloir donner d'autres renseignements sur l'arrière-pays. J'appris, cependant, que j'avais quitté la région des Saras pour entrer dans celle des Mbayes ; les deux races avaient beaucoup d'affinités, mais les dialectes étaient différents. Les tatouages ici partaient des épaules pour se rejoindre sur la poitrine et descendre jusqu'au ventre ; c'étaient de petites



hachures parallèles faites au couteau. Les femmes étaient nues et avaient le crâne complètement rasé; les hommes portaient le tablier de peau de chèvre. Ils buvaient de la bière de mil, aromatisée au tamarin et au miel et fumaient dans des pipes d'argile à long tuyau; ils aspiraient à plusieurs reprises une grosse quantité de fumée et l'envoyaient gravement dans la bouche du voisin qui la rejetait par le nez.

Nous fîmes bonne garde durant la nuit; il n'y eut d'ailleurs aucun incident. Au jour, la marche fut reprise; mais une comédie désagréable commença, il nous fallait changer de guide à chaque village, et comme le pays était très peuplé nous n'avancions naturellement que très lentement. Toutes les dix minutes, nouvelles cases, les pourparlers recommençaient; la plupart du temps on nous accueillait bien, on nous offrait des œufs et des poulets, mais aussi on déclarait le chef absent et l'on refusait de nous conduire plus loin sans son autorisation. Nous prîmes le parti de pousser chaque fois devant nous un homme apeuré qui était vite enchanté de nous accompagner et d'avoir l'occasion de nous examiner plus longuement.

Massala, où nous entrâmes trois jours après notre départ de Kourbo, était un centre très important dont le chef, Gabama, connu à plusieurs journées de marche à la ronde, nous reçut parfaitement. Il insista pour que nous passions la nuit chez lui; il nous ferait conduire le lendemain chez son voisin, Niamba, chef de Guidikoutou. Nous acceptâmes.

Le village était propre et riche; les cases, formées de toits de chaume coniques, avaient des murs de paille tressée et reposaient sur des soubassements d'argile battue; les portes étaient très basses et il fallait ramper pour les franchir. Les greniers regorgeaient de grains; partout se dressaient de hautes jarres de terre ventruées où fermentait la bière de mil;



des poulets et des chèvres couraient autour des habitations; les nombreux chevaux au piquet étaient le plus sûr indice de prospérité. Les tombes se trouvaient auprès des cases : poutres de bois grossièrement sculptées, peintes en ocre et fichées verticalement, ou mausolées d'argile rouge en forme de bouclier ovale, bombé, avec arête longitudinale. Les lianes à caoutchouc abondaient dans le pays, mais l'extrême densité de cette population d'agriculteurs avait nécessité des défrichements considérables; les cultures se rejoignaient de village à village et nuisaient au développement des caoutchoutiers détruits chaque année; les habitants n'utilisaient d'ailleurs le caoutchouc que pour en garnir l'extrémité de leurs baguettes de tambour.

## VI

### UNE RAZZIA BAGUIRMIENNE

L'arrivée chez Niamba nous ménagea une surprise. Ce chef était de taille gigantesque; il portait pour tout vêtement une sorte de chemise blanche flottante, très crasseuse, qui lui tombait jusqu'aux genoux et une petite calotte de cotonnade bleue recouvrant le crâne rasé de près. Un ventre rebondi lui donnait une allure majestueuse; le visage respirait la franchise. Niamba m'offrit un bouc barbu, minuscule et puant, et déclara regretter de ne pouvoir faire plus parce que les Baguirmiens lui avaient tout pris. Étonné, je demandai des explications. Comment les Baguirmiens étaient-ils venus jusqu'ici à quatre cents kilomètres de chez eux? C'était bien exact pourtant : une razzia avait, l'avant-veille, pillé plusieurs villages voisins, incendié les habitations et emmené de nombreux habitants en captivité, parmi lesquels un des fils de Niamba.



capitaine Brunet appelé à Fort-Lamy. A la suite d'opérations habilement menées par le sergent Priouzeau qui m'avait succédé à Daï, Domdgili se constitua prisonnier sur la promesse qu'il aurait la vie sauve.

Dans les environs de Béboro, on voyait les ruines de nombreux villages incendiés par ce chef dont les qualités d'énergie n'étaient pas douteuses et le prestige non moins certain. Aussi, après plusieurs mois de séjour à Fort-Archambault, Domdgili, au courant maintenant de nos habitudes et de nos procédés d'administration à la fois fermes et justes, était gracié et replacé à la tête de son canton. Cet essai ne fut pas heureux et Domdgili dut être définitivement éloigné après qu'il eut attaqué et incendié un nouveau village.

## IX

### RECONNAISSANCE SUR LA RIVE DROITE DU CHARI

La pénétration en pays Sara et Mbaye fut momentanément suspendue et les efforts reportés sur la rive droite du Chari. Fort-Archambault constitue un nœud hydrographique fort important. Le fleuve y reçoit, à l'Ouest, le Bahr-Azreg et le Bahr-Sara; à l'Est, le Bahr-Salamat, l'Aouk, le Ba-Karé et le Bangoran. La crue atteint son maximum, trois mètres, en septembre. Du mois d'août au mois d'octobre, le pays se couvre d'inondations; il est presque impossible de voyager à cette époque.

La saison des pluies s'étant prolongée fort tard, je dus attendre décembre pour commencer mes reconnaissances. La région entre le Bahr-Salamat et l'Aouk avait été déjà explorée; par contre, au Sud, les cartes laissaient en blanc une large zone que les renseignements des indigènes donnaient comme inhabitée.



Je visitai d'abord la vallée du Bahr-Salamat; ce fleuve, large d'une vingtaine de mètres, encaissé dans de hautes berges d'argile bleuâtre, couvertes d'arbres très verts, roulait sur un lit de sable des eaux noirâtres. Il avait cette particularité curieuse d'être, suivant la saison, un affluent ou un déversoir du Chari. Le lac Iro servait de régulateur; grâce à la faible pente du sol, les eaux du lac Iro, en saison sèche, s'écoulaient vers le Chari et, quand la crue de ce fleuve se produisait, le Bahr-Salamat refluaient vers l'Iro. Le lac est entouré d'une épaisse ceinture de hautes herbes et comme les rives sont très plates il faut monter sur un arbre pour découvrir la nappe centrale, extrêmement profonde d'après le lieutenant Gauckler qui l'a parcourue en pirogue.

Le Bahr-Salamat a une grosse importance militaire; il constitue une des voies d'invasion des peuplades guerrières de l'Est vers le territoire du Tchad; l'autre est formée par le Batha, qui, comme le Salamat, prend sa source au Ouaddaï. Pendant la saison des pluies, le pays étant impraticable, les bandes ouaddaïenne sont condamnées à l'immobilité; lorsque la saison sèche arrive, il ne subsiste de ressources sérieuses en eau que dans les sables du Batha et du Salamat qui deviennent alors les routes imposées à des colonnes importantes ayant des animaux à abreuver.

En janvier 1905 l'armée ouaddaïenne, qui fut arrêtée devant le poste du Yao, sur la lagune Fitri, avait suivi le Batha. En 1904, puis en mai 1906, les bandes qui marchèrent sur Fort-Archambault vinrent par le Salamat.

Le régime hydrographique de l'Aouk, du Bakaré et du Salamat est très complexe. Les deux premières rivières sont reliées entre elles par des canaux naturels, dont les eaux noires, sans courant, serpentent au milieu d'une plaine de « terre cassée », dans de larges



sillons herbeux. C'est un phénomène analogue qui fait communiquer le lac Tchad avec l'Atlantique, par les marais du Toubouri où se réunissent les eaux de la Bénoué, affluent du Niger, et celles du Logone, affluent du Chari.

Entre l'Aouk et le Salamat, ces « communications » aux rives vertes, contrastant avec la steppe jaunie par le soleil, reparaissent à l'Ouest dans la région voisine du Chari, et à l'Est dans celle touchant à l'Iro. Un grand plateau boisé sépare ces deux zones. Enfin, une véritable rivière naît à deux kilomètres du Salamat et, prenant une direction perpendiculaire à ce fleuve, va se jeter dans l'Aouk : c'est le ruisseau d'Ianga dont les eaux rapides proviennent d'infiltrations du Salamat.

Après avoir parcouru toute cette région peuplée de nombreux villages saras, je redescendis sur l'Aouk. Des traces d'éléphants se voyaient partout. Dans les herbes des rives, de larges foulées aboutissant au fleuve marquaient le passage des pesants animaux ; c'étaient là de véritables chemins aux abords desquels la brousse ravagée était semée de troncs d'arbres et de grosses branches arrachées par des trompes puissantes. De-ci de-là gisaient, tout fumants encore, des tas d'énormes crottins jaunes. Dans les parties marécageuses le sol se creusait d'empreintes gigantesques. Le guide nous fit remarquer de menus branchages fraîchement mâchés. Evidemment les bêtes étaient proches.

L'oreille tendue, la carabine Lebel à la main, nous continuâmes à suivre la route frayée par les pachydermes. Un bruit sec de branches cassées se fit entendre et, dans une sorte de clairière, le guide nous désigna de la main toute une file d'éléphants.

Bien que les premiers se fussent déjà enfoncés dans le sous-bois, on pouvait en compter encore une vingtaine de toutes tailles. Le troupeau s'avancait lente-



ment, en bon ordre; les trompes s'élevaient, s'abaissaient, se balançaient sans cesse pour cueillir quelque feuillage ou écarter un obstacle gênant. De temps en temps un coup de sifflet strident, cri habituel des mâles, retentissait. Mais nous n'étions pas éventés et cependant nous nous trouvions à cent mètres à peine des plus proches. Il y en avait de tout noirs; d'autres, qui s'étaient roulés dans la vase, paraissaient blancs, la plupart semblaient gris, et les défenses d'un blanc mat se distinguaient nettement.

Sans mot dire, le guide, me faisant signe de le suivre, se glissa d'arbre en arbre sur le flanc de la colonne. Nous nous étions rapprochés ainsi à cinquante pas. Là, abrité derrière une fourmilière dont la masse conique de terre durcie émergeait de quatre à cinq mètres au-dessus du sol, je vis à la tête le plus gros des pachydermes. Je le vis s'arrêter brusquement, puis cette masse énorme avança de quelques pas encore, trembla un instant et s'affaissa. Deux autres bêtes de moindre taille, qui se trouvaient derrière, s'étaient également arrêtées, effarées, la trompe en l'air. J'eus le temps de leur envoyer deux coups de fusil qui les couchèrent à terre. Le reste du troupeau s'était éclipsé.

Dans la joie du triomphe j'allais quitter mon abri. D'un geste brusque le guide me saisit par le bras... Le plus gros des éléphants avait, dans un suprême effort, rejeté le corps de son compagnon tombé par-dessus lui. Le colosse se dressait de nouveau debout, sur ses quatre pieds. Je lui envoyai encore deux balles sans qu'il tombât. M'approchant alors et le visant au genou, je lui adressai mon dernier projectile. Nous étions arrivés à quelques mètres seulement du pachyderme. En équilibre sur trois pieds maintenant, la tête haute, les oreilles en éventail, il brandissait furieusement sa trompe vers nous. Ma carabine était vide. Me retournant pour demander des cartouches,



je vis le noir qui les portait s'enfuir... J'eus un instant d'effarement. Derrière moi, à moins de cent pas, ma dernière victime s'était aussi redressée et marchait sur nous. Mais le guide avait repris son sang-froid. Honteux de son premier mouvement, il revenait m'apporter mes munitions. Trois coups de fusil eurent raison de la bête. J'achevai alors la première et, par mesure de précaution, je tirai quelques balles dans la tête de celle qui était restée à terre.

Porteurs et tirailleurs qui, pendant toute cette scène, étaient restés en arrière, accoururent en poussant de triomphants You ! You ! Je pouvais maintenant examiner tout à loisir les pachydermes. Le plus gros était un vieux mâle énorme ; la partie visible de ses défenses atteignait bien un mètre de long et avait la grosseur de la cuisse. Le plus petit n'avait pas encore de défenses. Le troisième était une femelle qui allaitait et je remarquai alors que les pis étaient placés, non sous le ventre comme je le croyais, mais entre les membres antérieurs. Un tirailleur pressa vigoureusement de ses deux mains l'une des noires mamelles et le lait bien blanc jaillit à plusieurs mètres de distance. Les porteurs le recueillirent précieusement et m'en offrirent. Mais, malgré toute ma curiosité, je ne pus me décider à le goûter. Moins difficiles, les noirs le burent avec délices ; il pouvait bien y en avoir vingt litres.

Il s'agissait de dépecer les bêtes. L'opération menaçait d'être longue. Je fis dresser ma tente, car je tenais à conserver les défenses comme trophées de chasse. Heureusement des auxiliaires aussi nombreux qu'inattendus nous arrivèrent. Les indigènes des villages voisins, attirés par la fusillade, accouraient de toute part. Pendant plusieurs heures ils ne cessèrent de découper et de transporter à leurs cases d'énormes quartiers de viande embrochés sur de longues perches. Je m'étais fait réserver un morceau de trompe, dont la



chair, très fine, rappelle assez celle de la langue de bœuf.

Pendant que se poursuivait cette opération, quelques habitants des environs, vraisemblablement désireux d'augmenter encore leur provision de viande, s'offrirent à me faire tirer des hippopotames. Laissant ma petite troupe occupée à détacher les défenses à grand renfort de coups de hache, je partis.

La rivière n'était qu'à quelques centaines de mètres de là. J'aperçus sur un banc de sable, à peine recouvert d'une faible couche d'eau, un hippopotame qui sommeillait au soleil. Un coup de fusil, l'atteignant en plein corps, le tira de sa torpeur en le faisant choir, mais il se releva et gagna l'eau profonde qui se teignit aussitôt de son sang, en même temps que des bulles d'air montaient à la surface.

Les noirs plongèrent et poussèrent la masse morte sur la rive. C'était un mâle tout couturé d'effroyables blessures recueillies au cours de combats avec ses congénères; les unes formaient sur la peau rougeâtre des cicatrices vieilles et noires; les autres, encore fraîches, ouvraient dans le cuir, épais de plusieurs centimètres, des sillons montrant la graisse blanche. Ces plaies attestaient le caractère batailleur de ces animaux à l'aspect plutôt débonnaire. De tous côtés, sur le fleuve, pointaient hors de l'eau les têtes roses du reste du troupeau. Le sentiment de la curiosité l'emportait sur celui de la peur; soufflant, plongeant, disparaissant et reparaissant sans cesse, les hippopotames cherchaient à deviner ce qu'il était advenu à leur compagnon.

Je regagnai le campement. La chasse était terminée, il me fallait continuer mon exploration. Mon but était la rive sud de l'Aouk; j'interrogeai quelques-uns des habitants qui nous entouraient. Tous affirmèrent que le pays au delà du fleuve était désert. Ils s'offrirent à me conduire dans le Nord-Est au gros village de Kono.



Nous y arrivâmes de bonne heure le lendemain. Là, le hasard me servit miraculeusement ; j'essayais en vain de tirer quelques renseignements du chef quand il arriva du Sud un homme porteur d'un poulet blanc qu'il me remit en signe de soumission. Je demandai le nom de son village et sa position par rapport au point où nous nous trouvions, l'homme allait me répondre quand les habitants accroupis en cercle autour de nous lui firent des signes répétés pour l'engager à se taire. Intrigué, car je devinais que j'allais être enfin renseigné sur le fameux désert, je pressai mon visiteur. Il se troubla et reconnut que son village était dans le Sud, mais sur la rive droite du fleuve. Il s'empessa d'ajouter que sur l'autre rive il n'y avait qu'une brousse impénétrable.

Pour soustraire mon guide à l'influence des gens de Kono, je me mis immédiatement en route et nous trouvâmes quelques habitations où je laissai mes bagages sous la garde d'Abba Kottoko, le cuisinier. Continuant vers le Sud avec mes Sénégalais, j'atteignis l'Aouk un quart d'heure après. Une antilope au poil roux passait au bord de l'eau : un coup de fusil heureux l'abattit. Le guide émerveillé, sur la promesse qu'il aurait toute cette viande pour lui, consentit enfin à parler et promit de me conduire le lendemain dans un village situé sur la rive gauche.

Au petit jour nous franchissions le fleuve à gué. Un sentier bien frayé nous amena, après quatre heures de marche, à un groupe de quelques cases. De proche en proche nous visitâmes toute une série de petits hameaux ; ils n'avaient que quelques habitations : coupes de paille bien tressée, à porte élevée surmontée d'un auvent. Une palissade de fortes palanques, qu'escaladaient des plants d'ignames et de courges, protégeait chaque village contre les fauves. Des trophées de chasse : têtes de girafe, crânes d'hippopotames, défenses de sanglier, cornes d'antilope et de rhinocé-



ros, peaux de guépard se trouvaient suspendus à des piquets devant les cases.

Le pays était extrêmement giboyeux. Nous surprimes dans la brousse, non loin du campement où nous devions passer la nuit, des indigènes occupés à dépecer un éléphant. Tué depuis plusieurs jours, il répandait une odeur insupportable; les arbres environnants étaient noirs de vautours et de marabouts attendant impatiemment le moment de se jeter sur les débris que les chasseurs voudraient bien abandonner. Dès que le soleil fut couché, deux lions survinrent et leurs rugissements se firent entendre toute la nuit.

Au cours de ce voyage qui dura près d'un mois, j'eus encore l'occasion de tuer deux autres éléphants, une girafe, un rhinocéros et de nombreuses antilopes. Un jour, nous avons croisé un troupeau de buffles de près de cent têtes, qui se débanda au premier coup de fusil en soulevant des nuages de poussière. Ces animaux n'avaient jamais été chassés au fusil; ils se remirent à paître tranquillement à quelques centaines de mètres de nous lorsqu'ils n'entendirent plus de détonation. Blessé à mort, un mâle énorme, aux cornes massives, gisait à terre, si vieux que la chair en était immangeable. Les porteurs ne la dédaignèrent pourtant pas et se taillèrent de plus des sandales dans le cuir épais et dur.

Le résultat de cette exploration fut, outre la révélation de ce pays tenu jusqu'alors pour inhabité, la découverte du Ba-Karé. J'avais pu constater que ce fleuve, beaucoup plus important que le Bahr-Salamat et l'Aouk, formait une belle voie navigable, large de soixante mètres encore à deux cents kilomètres de son confluent avec le Chari. Nous ne trouvâmes pas de gué pour passer sur l'autre rive. Le temps pressait, je dus faire demi-tour me promettant de revenir pour continuer mes recherches. Des circonstances



que je ne pouvais prévoir m'ayant obligé, plus tard, à quitter Fort-Archambault, c'est à mon successeur, le lieutenant Tourenq, qu'il devait être réservé de mettre mon idée à exécution : l'utilisation du Ba-Karé comme route nouvelle, directe entre Fort-Archambault et la résidence du sultan du Dar-el-Kouti.

De retour au poste, j'eus à m'occuper d'expédier de nombreux convois de bœufs du territoire du Tchad vers le Congo. Le bétail est la richesse du Chari, comme l'ivoire et le caoutchouc constituent celle du Congo. Cette dernière colonie étant privée de viande, il semble naturel qu'elle en demande à son hinterland. Aussi, chaque année, six cents bœufs sont-ils dirigés sur Brazzaville. Malheureusement la mouche tsé-tsé qui, au Congo, s'attaque à l'homme et lui communique la maladie du sommeil, s'en prend, sur le haut Chari, au bétail qu'elle décime.

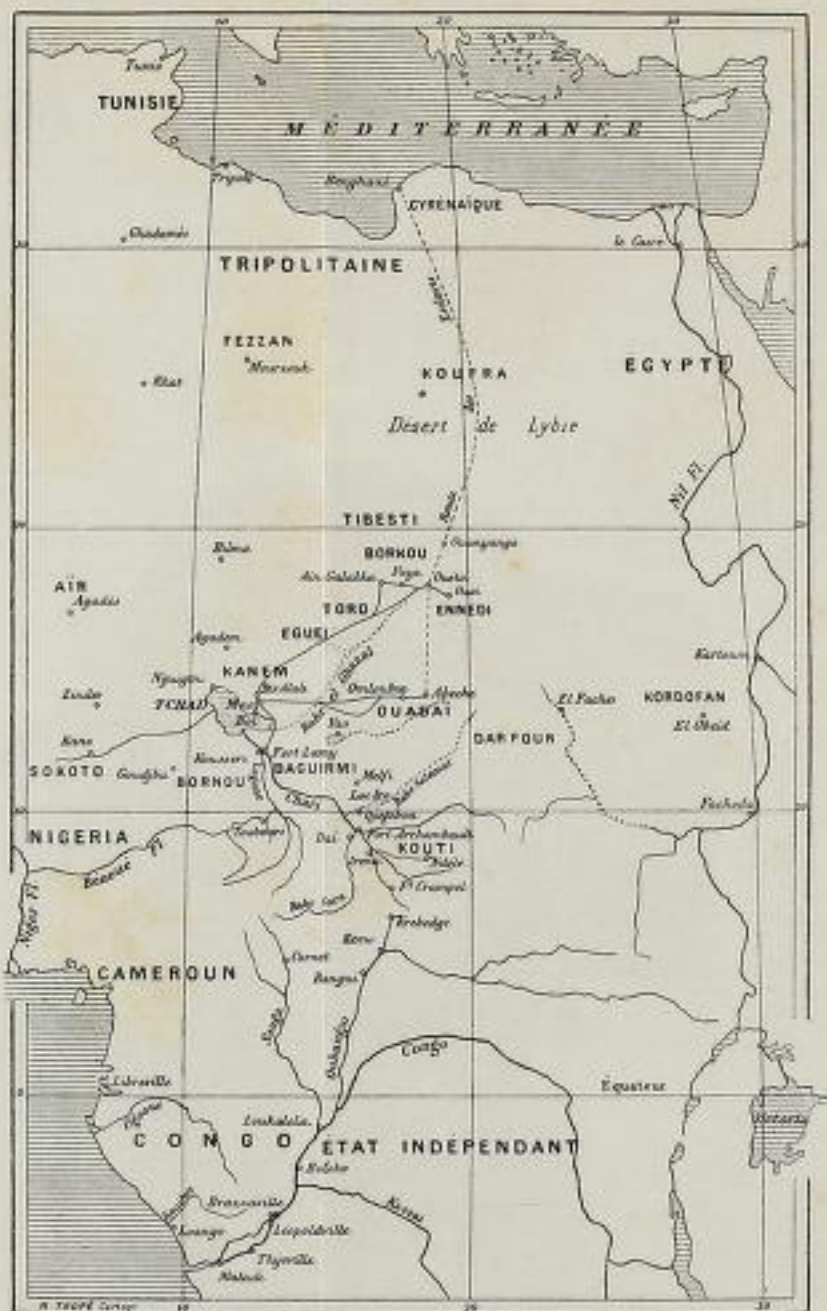
On ne saurait imaginer les ravages causés par cette bestiole grise à ailes croisées, invariablement ornées d'un dessin en accent circonflexe. C'est à ce signe qu'on reconnaît le terrible insecte dont la taille varie, selon l'espèce, de celle de la mouche ordinaire à celle d'un gros taon ; sous ses piqûres bien peu des six cents bêtes expédiées chaque année au Congo arrivent à destination ! Aussi serait-il préférable de suspendre ces envois jusqu'à la découverte d'un vaccin qui permit d'immuniser les animaux avant le départ.

## X

### UN COMBAT CONTRE UN CHEF DE BANDE OUADDAIEN, L'AGUID SALAMAT

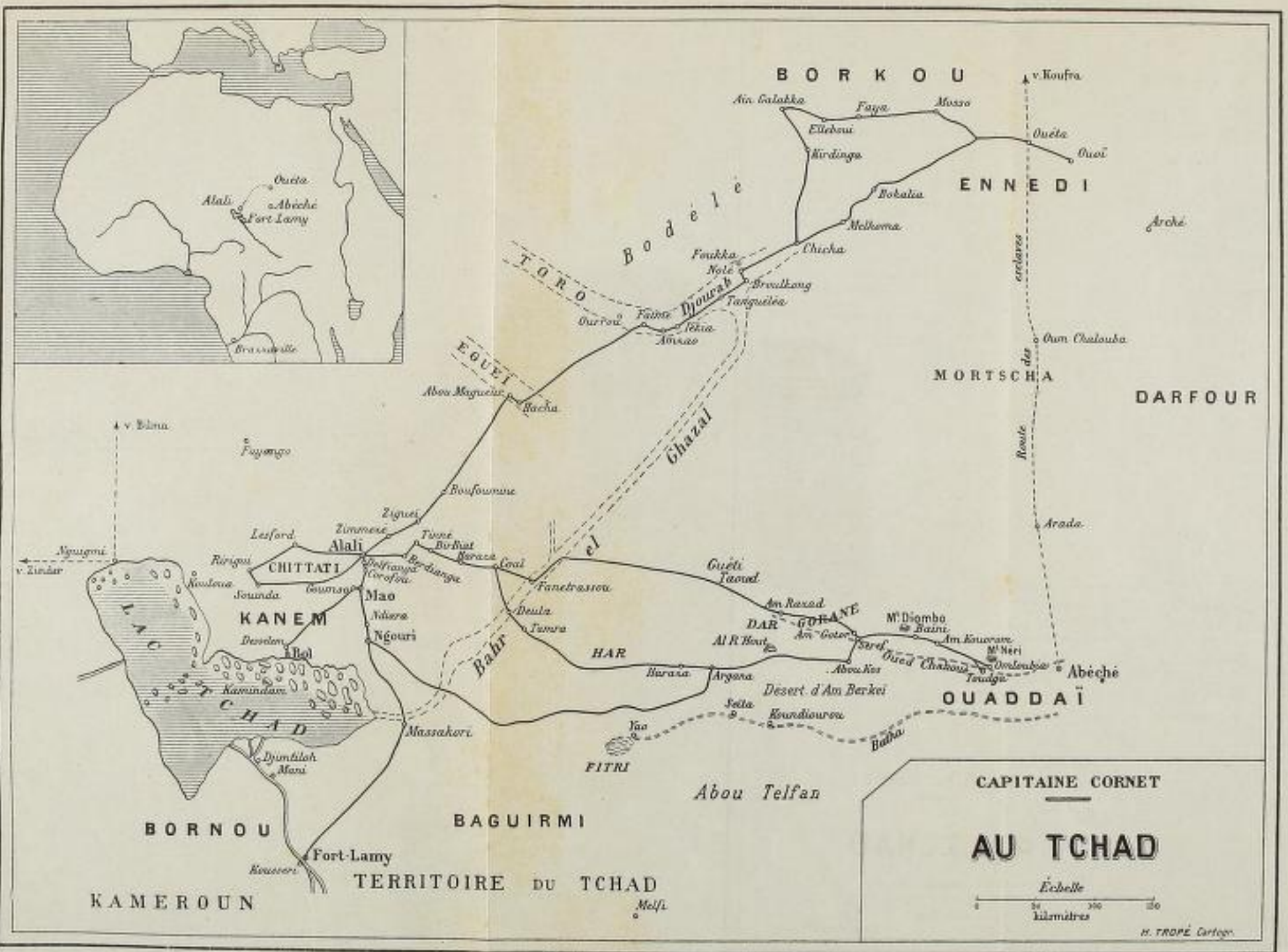
Nous étions au début de mai 1905. Il y avait plus d'un an que je commandais le cercle de Fort-Archam-





Capitaine Cornet. — Au Tchad.



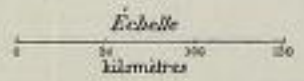


v. Edina  
Fayougo  
v. Zindar  
Ngougni

KAMEROUN

TERRITOIRE DU TCHAD

CAPITAINE CORNET  
**AU TCHAD**



H. TROPÉ Cartogr.